53e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 22 28 MAI 1936

# L'AMI DU CLERGÉ

*Paraît à Langres tous les Jeudis*

**Mgr F. PERRIOT**
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

**Mgr A. ROZIER**
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

## Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

**I L'Urundi, une des perles de nos missions. — II. Les trois races qu'on y trouve. — Usages et coutumes. — III. Idées religieuses — IV. Comment se fit la découverte du pays. — Comment il passa aux mains de la Belgique. — V. L'action du gouvernement belge. — Comparaison avec certaines méthodes françaises de jadis. — Résultats obtenus en Urundi par l'apostolat. — VI. Règles pratiquées pour l'instruction des catéchumènes ; — souci légitime de l'instruction tout court. — VII Formation du clergé indigène. — Exemple des résultats obtenus : une lettre singulièrement émouvante. — Ce que font les prêtres indigènes livrés à eux-mêmes — VIII. Les Sœurs noires. — Récit d'une vocation. — IX. Mgr Julien Gorju, « le pilote d'aujourd'hui » en Urundi, un prélat zélé et savant, un vrai chef.**

### I

Veuillez, cher lecteur, prendre un atlas et l'ouvrir à la carte de l'Afrique politique. Vous croyez peut-être que je vais vous ramener en Ethiopie ? Pas du tout. Nous avons dit (28 nov. 1935) au sujet du conflit italo-abyssin tout ce que nous avions à dire, et les événements n'ont rien changé aux sentiments que nous avons exprimés alors.

Portez vos regards sur la côte est-africaine, à la hauteur de Zanzibar ; puis enfoncez-vous vers l'ouest, en pleine brousse. C'est plus facile sur le papier que sur le sol, vous n'en doutez pas. Vous arriverez rapidement à un très grand lac qui se nomme le lac Tanganyka. Tout le monde sait que cette sorte de mer intérieure fut découverte par Stanley et Livingstone, réunis pour quelques semaines, en novembre 1871. Justement, la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril a raconté, de façon très émouvante, l'histoire de la rencontre des deux illustres explorateurs. Ce n'est pourtant pas cette histoire que j'ai l'intention de résumer pour vous. Le Dr David Livingstone était un pieux original, que la civilisation moderne dégoûtait déjà, bien qu'elle fût alors beaucoup moins faisandée que de nos jours. Il avait consacré sa vie à l'évangélisation des noirs. Il avait d'abord emmené avec lui femme et enfants, puis les avait renvoyés en Angleterre, avec la farouche résolution de perdre tout contact avec le monde civilisé et de ne plus vivre que pour ses nègres. L'Europe se passionnait pour celui qui lui avait dit cet adieu éternel. Un grand patron de journal américain, Gordon Bennett, dans une pensée de « réclame » sensationnelle, envoya un jeune « reporter », Stanley, à sa recherche. Stanley réussit à retrouver le missionnaire, mais ne réussit pas à le décider à revenir en Europe.

Quand il y revint lui-même, il était devenu un homme célèbre. Sa « performance » avait pris les proportions d'un événement historique. Il entrait en tout cela un mélange assez curieux de snobisme, de publicité, de mercantilisme et de religion « évangélique ». Livingstone fut un grand explorateur ; Stanley en fut un autre. Que cela suffise à leur gloire ! Mais ce n'est pas d'eux que présentement je voudrais vous parler.

Nous en sommes restés aux rives orientales du lac Tanganyka. Remontons vers le nord. Nous finirons par atteindre, une fois sortis des possessions anglaises, — car il y a là, comme dans tout l'univers connu, d'énormes possessions anglaises, — la frontière du Congo belge. La région que nous abordons alors se nomme l'*Urundi*. Elle se trouve au sud du *Ruanda*, dont nous avons dit l'épopée missionnaire, actuellement en plein vol, pour ainsi parler [1].

L'excellente revue missionnaire belge *Les Grands Lacs*, qui a publié, l'an passé, un n° spécial sur le Ruanda, avec le titre *Tornade*, vient d'en publier un autre, plus important encore, sur l'*Urundi* [2]. C'est à ce n° tout palpitant d'intérêt que j'emprunterai les éléments de cette Causerie. Je voudrais que nos missionnaires, qui sont constamment à la peine, sachent bien que nous sommes fiers de les mettre, le plus souvent possible, à l'honneur. Si quelque chose plaide devant Dieu la cause de notre vieille Europe, rongée de matérialisme et de paganisme, c'est bien le grand effort d'apostolat que ses fils poursuivent à travers le monde. C'est une loi de l'histoire chrétienne que l'Eglise regagne, en des pays où elle n'avait pas encore pénétré, ce qu'elle perd dans les régions où des fils ingrats se révoltent contre le joug si doux de l'Evangile du Christ.

L'Urundi est un peu plus grand que le Ruanda, un peu plus peuplé aussi. Il compte 27.612 kil. carrés (Belgique : un peu plus de 30.000), soit la va-

[1] Voir *Ami* du 28 mars 1935, p. 206 et suiv., — et du 26 septembre 1935, p. 617 et suiv.

[2] N° spécial des *Grands Lacs : Urundi*, 280 p., 100 photos, 10 f., compte-courant ch. post. *Grands Lacs*, Paris 1900-01. Abonnement à *Grands Lacs*, 25 f. (réduction de 50 °/o pour les étudiants de tous pays).

leur de cinq départements français. La population doit approcher de deux millions d'habitants. C'est un pays de montagnes, situé « à cheval sur l'épine dorsale de l'Afrique ». Il est traversé par une chaîne qui sert de ligne de partage des eaux entre le bassin du Nil et celui du Congo. Les rivières qui y coulent sont tributaires les unes de la Méditerranée, les autres de l'Atlantique. Ces rivières portent des noms malaisés à retenir : le Ruvubu, la Mubarazi et la Ruvironza sont les sources les plus lointaines du Nil. Elles sont aussi les cours d'eau les plus importants de l'Urundi.

Le pays est fort dénudé, presque pas de brousse, peu de forêts, ce qui rend l'irrigation très inégale. Les horizons sont immenses : « A la fin de la saison des pluies, soit vers avril-mai, époque où l'atmosphère est le plus pure, d'un sommet on découvre une grande partie du pays, comme une immense carte en relief. » Le climat est bon, en dépit du voisinage de l'équateur. Il est plus sain que celui du Congo, tout proche. « La brise tempère souvent le soleil de midi ; les soirées et les nuits sont toute l'année délicieuses. » La saison sèche dure normalement de quatre à cinq mois (mai-septembre), et l'on est alors à peu près certain du temps. Pendant l'autre saison, il faut s'attendre à la pluie. Elle tombe rarement le matin, dure peu, mais elle est très abondante. Heureusement, les cours d'eau sont tous très encaissés et leurs bords non habités ; pas d'inondations à craindre. Le 28 janvier 1935, sur le plateau de Mugera, le pluviomètre enregistra, de 5 h. à 6 h. 15 du soir, cent millimètres d'eau ou de grêle. Cette dernière fait parfois de grands dégâts.

Les points habités les plus élevés atteignent les 2.800 mètres. Mais la plupart des stations missionnaires sont situées entre 1.500 et 2.000 mètres.

## II

Trois races distinctes forment la population de l'Urundi : les Batutsi, les Bahutu, les Batwa.

Les *Batutsi* sont la race dirigeante, l'aristocratie du pays. Au Ruanda, les rois sont batutsi de père et de mère. En Urundi, par contre, la dynastie royale est métissée ; elle ne tient à la race noble que du côté maternel. Il semble certain que les Batutsi sont d'origine nilotique. « Tel profil de chef rappelle de façon troublante la momie de Sésostris. » Il est sûr, en tout cas, que les Batutsi sont un des peuples géants de la terre : la taille de 1 m. 80 est presque un minimum, celle de 1 m. 90 est courante et beaucoup la dépassent [1]. En somme, ces Batutsi doivent être apparentés aux Ethiopiens de race pure. Selon leur propre tradition, ils seraient venus du nord. il y a quelques centaines d'années. On les trouve du reste dans une bonne partie de l'Afrique centrale, autour des Grands-Lacs : Victoria-Albert, Albert-Edouard, Kivou, Tanganyka, et jusqu'au Nyassa. S'ils sont de haute taille, leur esprit est très fin. Ils se meuvent dans la diplomatie et l'intrigue avec une aisance souveraine. Ils sont fiers, distants, maîtres d'eux-mêmes, peu enclins à la pitié, dépourvus de scrupules.

Les *Bahutu,* moins malins, plus simples, plus confiants, devaient fatalement se laisser dominer par eux. Ils appartiennent à la race bantoue. Ils sont petits et trapus, avec une grosse tête, une face joviale, aux rides profondes, un nez épaté, des lèvres charnues. On les distingue des Batutsi au premier regard. Ils se reconnaissent pourtant tous comme compatriotes et vivent en bonne intelligence.

Il n'en est pas de même des *Batwa :* ceux-ci sont des parias. Ils représentent les derniers Pygmées qui survivent, au nombre de quelques milliers, soit dans la forêt, où ils vivent de la chasse, soit dans les villages, où ils font le métier de potiers. C'est à peine si on les considère comme des hommes. Le mot qui sert pour les deux premières races, et aussi pour les habitants du Congo : « Umuntu », qui signifie : « homme », n'est jamais appliqué aux Batwa. Nul ne franchit leur seuil, pas même pour chercher un abri contre la pluie ou la grêle, pas même pour voler. Cette race de parias se retrouve dans une bonne partie de l'Afrique, partout également méprisée et libre. Ils ne se marient qu'entre eux. Ils représentent vraisemblablement la race primitive, les premiers occupants du sol. Mais ils sont en voie de disparition et ce n'est pas sans raison que le Vatican a envoyé récemment une mission ethnologique, dans le but de fixer scientifiquement leurs caractères spécifiques, avant qu'il ne soit trop tard.

Les *Barundi,* ou habitants de l'Urundi, ne sont pas et ne semblent pas avoir été anthropophages. S'ils aiment avec voracité la viande de bœuf et les gigots de sauterelles, ils abandonnent aux vils Batwa le gibier, la volaille et toutes les viandes qui bêlent ou qui grognent. Leurs préférences vont aux produits de la terre. Ils s'adonnent donc à l'agriculture. Un de leurs proverbes est : *Utarima, utamira,* ce qui veut dire : *Sans culture, pas de nourriture.*

Le gouvernement belge a apporté aux cultivateurs la sécurité et la justice. Il a mis un frein à la rapacité des chefs, sans toutefois les déposséder de leur prestige social. Les indigènes ne pourraient plus dire, comme autrefois, que « celui qui met de côté travaille pour un autre. » Pour prévenir les famines, qui ont plus d'une fois désolé le pays dans le passé, le gouvernement a fait planter auprès de chaque village d'immenses champs de manioc, qui serviraient de réserve alimentaire en cas de sécheresse ou de pluies

[1] « Quand, investis d'une mission de confiance, écrit le gouverneur général Pierre Ryckmans, nous nous présentâmes un jour chez un tailleur bruxellois pour passer commande d'un uniforme de gala destiné à un chef mesurant 2 m. 03, le brave homme crut à une fumisterie et nous fit exhiber nos lettres de créance avant de tailler un pantalon de 1 m 30 de longueur et une tunique dont les manches mesuraient exactement la dix-millionième partie du quart du méridien terrestre. »

excessives. On vient d'entreprendre le drainage des marais qui couvrent là-bas des surfaces considérables, et c'est merveille de voir des milliers d'hectares de brousse humide et puante, qui ne produisaient jusqu'ici que des moustiques, se transformer en parterres fleuris et en champs de patates. Dorénavant, d'autre part, tout chef de famille doit entretenir sa plantation de café à lui, de façon à trouver là, sur place, sa part de contribution en nature et même un peu plus. Les missionnaires, qui marchent la main dans la main avec les administrateurs civils, s'efforcent de faire comprendre aux indigènes la bienfaisance de toutes ces mesures et leur font chanter avec gratitude, chaque dimanche, le « *Domine, salvum fac regem nostrum Leopoldum !* »

Nous aurons à souligner plus loin les bienheureux effets de cette collaboration des autorités spirituelles et séculières, en contraste attristant, hélas ! avec les oppositions qui se sont trop souvent manifestées dans nos colonies françaises, pour le plus grand dam de l'apostolat, de l'intérêt français et de la civilisation en général.

Le sol de l'Urundi est généralement riche ; copieusement arrosé et chauffé durant une grande partie de l'année, il paie généreusement les sueurs du cultivateur. On peut se représenter le pays comme une constellation de taupinières géantes, qui seraient les montagnes, avec d'innombrables taches vertes, qui seraient les champs de bananiers. La banane est la principale culture de l'Urundi. Les bananiers sont de grandes plantes herbacées, vivaces, dont la tige est uniquement constituée par les gaines des feuilles, qui sont très longues, partent de la base et s'emboîtent les unes dans les autres. Ces feuilles atteignent une longueur de deux à trois mètres sur 50 à 60 centimètres de largeur. A l'aisselle des feuilles naissent les grappes de fleurs qui se changent en temps voulu en beaux régimes de fruits pendants et appétissants.

Mais les paysans barundi ne se bornent pas à la culture des bananiers. Ils sèment et récoltent les haricots, les petits pois, le sorgho, l'éleusine, l'arachide, le manioc, le maïs, les patates douces, les pommes de terre, etc. Tout cela s'entasse dans un grenier dont la couleur et le toit conique fait penser à un vétéran de l'armée tonkinoise.

Il ne faudrait pas croire que le travail des champs soit abandonné exclusivement aux hommes. Les femmes laissent à leurs maris tout le département de la couture, mais non celui de la culture. Elles manient la pioche plus volontiers que l'aiguille ; elles ont peine à comprendre que les Européens obligent leurs compagnes à coudre et à laver elles-mêmes leurs robes. Mais elles ont le soin des semis et celui de la table Ceux qui souffrent le plus de leurs exercices agricoles sont les moutards qu'elles portent emmaillotés sur le dos, pendant qu'elles piochent avec courage. Cela n'empêche pas les familles d'être nombreuses. Le christianisme, en apprenant, avec la fuite du vice, la pratique de l'hygiène, a beaucoup fait pour abaisser la mortalité infantile, jusque-là très élevée. Il entraîne au surplus une profonde évolution dans les mœurs au profit de la femme, que le paganisme, ici comme partout, avait traitée durement. Mais il convient de se rappeler, en ce domaine surtout, que « le temps ne garde pas ce que l'on fait sans lui. »

La femme étant au travail dès le matin dans les champs, il n'est pas surprenant que le repas ait lieu d'ordinaire le soir, à la tombée de la nuit. Je dis « le repas », parce que souvent il est unique. Il ne réclame ni fourchette, ni table. Mais il est strictement obligatoire de faire honneur au menu : agir autrement, ce serait faire affront à la cuisinière ; de la part d'un mari, c'est enfoncer une flèche dans le cœur de sa digne compagne.

Si la femme laisse au mari le souci de la confection de sa toilette, elle n'en est pas moins encline à la coquetterie, tout comme celle de notre vieille Europe. Elle ignore les dents artificielles, les faux cheveux, les talons hauts ; mais elle raffole des perles, des bracelets, des étoffes voyantes. Elle aime aussi à se beurrer la peau, ce qui fait reluire sa petite personne et lui communique une odeur *sui generis*, tout à fait antipathique aux narines des civilisés.

Le paysan d'Urundi n'aime pas le chien ; il préfère se laisser grignoter par les rats que d'entretenir des chats ; il tolère facilement la cohabitation des parasites dans sa chevelure ; il aime beaucoup les chèvres, mais il est convaincu qu'elles ne peuvent lui servir qu'après leur mort, par leur peau qui servira de berceau et de perchoir à toute la suite des bébés.

La vache est l'animal le plus apprécié. Il fournit le lait, comme partout, mais aussi la bouse qui sert à cimenter les paniers où l'on veut conserver les friandises. L'élément liquide qui découle de la bouse est utilisé en guise d'eau de javel, pour laver les jarres à lait. Il est en outre très recherché par la médecine indigène, en qualité d'élixir parégorique ; on le prend à jeun et à fortes doses. C'est radical, dit on, contre la colique.

Vous voulez sans doute savoir comment on se loge, en Urundi ? La construction d'une case est chose relativement simple et rapide. Au Ruanda, cette construction commence par le sommet ; en Urundi, elle débute par le bas. Des bois flexibles et des roseaux sont fichés en terre, sur le tracé préalable de la case future. Ils sont reliés par des boudins circulaires. On a ainsi le bâti de base. On posera là-dessus la calotte en forme de large panier. Cette calotte est tressée sur un moule, formé d'un tronc de bananier. Elle est ajustée sur les bois du bâti, que l'on incurve pour la recevoir. Le tout est couronné d'un pinacle. Sur le tout, on applique des herbes solidement liées sur les assises du bas et simplement jetées sur le toit [1].

[1] Telle est la hutte commune. Il va sans dire que la case capitonnée d'un grand chef est quelque chose de plus compliqué et de plus artistique.

En guise de porte, un treillis ou cloison mobile, que l'on pose de l'intérieur. Cette porte est très étroite. Un vieux bouclier, genre rondache, peut en tenir lieu. A l'intérieur de la case, une claie en papyrus divise l'espace en deux parties. On passe la journée dans la partie d'avant; l'arrière est tout à la fois la cuisine et la chambre à coucher. Les jeunes enfants couchent dans le vestibule, roulés dans des nattes d'herbe. Plus âgés, on leur attribue une case séparée. Un Murundi un peu cossu a presque toujours une seconde hutte, qui est un lieu de réunion pour ses amis et visiteurs. Par contre, les animaux logent avec lui. Un riche possède toute une série de cases construites en rond autour d'une cour, protégée par une haie d'arbres vifs, reliés de branches sèches ou d'épines entrelacées. Les propriétaires de troupeaux ont soin de construire leur kraal sur une pente, de façon que le purin s'écoule au dehors.

Passons sur le mobilier sommaire qui remplit la case : pots et marmites, courges servant de vases, paniers, arc et carquois, long mortier en bois pour broyer le sorgho et l'éleusine. Le tout est pauvre et le plus souvent sale. Les marmots et les poules, sans parler des rats, encombrent les intérieurs familiaux. A l'extérieur, le chiendent, les liserons et les euphorbes grimpent le long des montants de la case et jusque sur la toiture. Quand on voit une cour propre, on peut être sûr qu'il y a une fille à marier dans la maison !

N'allez pas croire pourtant que ce cadre sordide engendre la promiscuité et le relâchement des mœurs. « Nulle part, écrit Mgr Julien Gorju, Vicaire apostolique de l'Urundi, je n'ai vu, dans la vie publique, cloison plus étanche séparer les sexes. Dans une de nos stations, où les guerriers dansaient en mon honneur, un brave homme un peu benêt s'était fourvoyé parmi les femmes. On le lui fit bien voir : ce fut une pluie de quolibets. Habitué à des mœurs moins rigides, qui permettent aux sexes de se respecter sans se fuir et ne leur interdisent pas de lier conversation en public, je faillis trouver la chose outrée. »

Et ce n'est pas là simple façade. Dans la vie courante, au bois, à l'eau, en voyage, les filles vont ensemble et les garçons aussi; les femmes mariées font bande à part. Cette réserve n'est pas commune en pays noir; mais elle est très rigoureuse en Urundi. « La coutume ancienne avait des châtiments terribles pour punir l'inconduite et rappeler la jeunesse au devoir. Deux complices étaient mis dans le même sac, ce qui n'était pas une figure de rhétorique, et jetés à la rivière ou dans la brousse. On se contentait parfois de pendre dans la case et d'enfumer lentement la fille qui avait été déshonorée. De son côté, le mari avait toujours droit de mort sur les complices pris en flagrant délit et il en usait. Il pouvait se contenter de chasser sa femme, et les beaux-parents lui rendaient ses déboursés. »

Le Murundi est monogame de fait, bien que les filles soient à bas prix. La monogamie suffit à lui donner de nombreux enfants. La polygamie ne convient qu'aux races abâtardies, où les enfants sont rares, ou aux princes que la richesse a corrompus. En Urundi, les chefs païens eux-mêmes dépassent rarement 10 femmes ; la plupart se contentent de quatre ou cinq ou de moins encore. Par contre, le divorce est facile, et aboutit à une sorte de polygamie successive. Chez les riches polygames, la cause ordinaire du divorce est la jalousie entre les femmes. C'est pourquoi les grands chefs répartissent leur avoir en kraals espacés, à la tête de chacun desquels une de ses femmes règne en maîtresse absolue. « Le dernier motif déterminant de la conversion d'un des grands princes de l'Urundi, Joseph Kiranganya, ne fut pas autre que la jalousie de ses femmes. Il avait oublié de faire la séparation, Dieu la lui fit faire. »

En Urundi, la mortalité n'est pas plus forte qu'en Europe pour les bébés. Elle l'est davantage pour les enfants au-dessous de sept ans. Les pauvres gosses mangent ce qu'ils trouvent et se gavent, quand ils en ont l'occasion, jusqu'à se rendre malades. Dès qu'ils savent courir, ils demeurent exposés à toutes les intempéries, sans le moindre vêtement. Une fois franchi le seuil de l'adolescence, l'indigène peut atteindre une extrême vieillesse. Le vieillard de 80 ans n'hésite pas, s'il en a les moyens, à convoler en justes noces, quand il est veuf ou divorcé. Il lui arrive d'avoir des enfants alors que ses fils sont déjà grands-pères. Les rois donnent l'exemple de la longévité : le bisaïeul du roi actuel paraît avoir pris le pouvoir autour de 1789, son fils et successeur ne mourut qu'en 1907 ; ils auraient donc occupé le trône, à eux deux, environ 120 ans.

## III

Si les usages et les mœurs de ces gens demeurés si près de la nature nous intéressent au premier chef, nous attachons plus d'importance encore à leurs idées religieuses.

La religion est la marque distinctive de l'espèce humaine. C'est ce que voulait dire de Quatrefages quand il définissait l'homme : *animal religiosum*, ce qui lui semblait plus près de la vérité qu'*animal rationale*. Sans doute, il y a dans toute la religion l'exercice implicite de la raison ; mais chez les primitifs tout au moins, le sentiment religieux est avant tout tradition procédant d'intuitions immédiates sans raisonnement proprement dit.

Dans toute la région située au nord-est du lac Tanganyka, la divinité est désignée par le mot *Imana*. L'idée de Dieu est transmise *de mère en fils*. Pour nommer le vrai Dieu, celui de l'Evangile, il y a un autre terme : *mungu*. Ce terme est employé un peu partout dans l'hémisphère sud-africain, avec quelques variantes. Et Mungu est en train de supplanter Imana, fort heureusement du reste. Mais les missionnaires partent de l'idée d'Imana pour expliquer aux indigènes ce qu'est Mungu.

L'étymologie du mot Imana est incertaine. Quant au sens, il se déduit aisément des divers proverbes où s'inscrit la théodicée primitive des païens du pays.

Ces proverbes sont curieux à méditer, pour nous :

*Ton ennemi te prépare une trappe et Imana te ménage une issue.*
*L'arbuste planté par Imana se rit de l'ouragan.*
*Nul ne se donne ce qu'Imana ne lui a pas donné (des enfants, par exemple).*
*Celui à qui Imana donne mange quand les autres regardent.*
*Il ne faut pas désespérer tant qu'Imana n'a pas retiré sa main.*
*C'est Imana qui donne les enfants et les petits des bêtes.*

Du langage des païens on conclut sans peine que, pour eux, Imana est Celui qui fait naître. Il est l'Auteur de la vie, pour les gens comme pour les bêtes. Il est le grand « Faiseur, » *Ru gira*. Le Murundi ne s'est jamais demandé si Imana a fait le monde *ex nihilo*. Il n'a jamais éprouvé le besoin de prouver, par des arguments en règle, l'existence d'Imana. Cette existence est pour lui évidente ; elle découle directement de l'existence des choses : il a fallu quelqu'un pour faire le monde, comme il faut quelqu'un pour faire une case. Les Barundi (c'est le pluriel de Murundi, habitants de l'Urundi) ne sont ni athées, ni blasphémateurs, et de même ni polythéistes ni panthéistes. Ils ne connaissent qu'un Dieu : Imana, et le distinguent nettement du monde qui est son œuvre. On peut dire qu'ils comptent parmi les peuples qui ont le mieux conservé la religion patriarcale primitive. Ils ne conçoivent pas que l'on puisse être idolâtre, à proprement parler. L'argument de causalité leur est en quelque sorte inné et il est à la base de leur religion.

Mais en disant qu'Imana a fait personnes et choses, ils n'emploient pas le même verbe que pour dire qu'un forgeron fabrique des pioches ou un potier des marmites. Le terme usité est réservé à Imana ; il signifie exclusivement la production première de ce qui existe. Un des surnoms d'Imana est *Rurema : le grand producteur du monde*. Seul Imana est capable de produire, de donner, de mesurer la vie et l'existence. On lui attribue tant de bonnes choses qu'on devine sa nature : il est bon, sage, puissant. Pourtant, il envoie aussi la mort, les famines, les épidémies, etc. Malgré cela, le Murundi sait se résigner. Son Dieu est comme un bon vieux Roi invisible qui voit tout, qui sait tout, qui fait tout, sans même qu'on ait besoin de le prier. Devant lui, ce n'est pas de la crainte que l'on éprouve. Quand éclate un fléau, ce n'est pas à lui que l'on offre un sacrifice, mais aux génies malfaisants qui sont au-dessous de lui. « Ces esprits ou génies portent, en plusieurs dialectes, le même nom que Dieu (au pluriel), mais certains en ont conclu trop vite au polythéisme, car pour nos nègres, ces esprits n'ont jamais rien créé. Que nos aïeux aient fait des sacrifices d'argent pour les intendants des rois fainéants, en leur offrant aussi de bonnes paroles et en les appelant nos petits rois, cela donne une idée adéquate. » (Dechaume).

Cette particularité des religions des nègres a déjà été maintes fois signalée. Ils reconnaissent un seul Dieu ; mais ce n'est pas à lui qu'ils adressent leur culte. Son nom est le plus connu, les génies inférieurs n'en reçoivent qu'une sorte de participation ; mais ce n'est pas à Imana que l'on adresse des prières, le plus souvent du moins. A quoi bon ? Il sait tout, il connaît nos besoins. Ce sont les génies qu'il faut apaiser et satisfaire. Il y a dans cette conception religieuse une forte dose d'utilitarisme. L'idée d'adoration, d'hommage spirituel au Dieu éternel et invisible n'y trouve que peu ou point de place. Le génie le plus redoutable, c'est *Urufu*, la Mort. Il faut tenter de le dépister, en donnant à bébé un nom qui le rebute et le fasse courir après d'autres victimes. Le Malfaisant par excellence se nomme *Kiranga*. L'idée existait ; il a été facile d'expliquer aux indigènes le rôle du démon : Satan avait son nom dans leur langue.

En somme, on ne saurait dire que la religion des Barundi soit très grossière. On ne trouve pas trace chez eux de fétiches. Leur Dieu n'a ni autel ni temple, ni représentation anthropomorphique. Dans les innombrables contes où Dieu, *Imana*, joue un rôle, il revêt l'aspect d'un agneau ou d'un chat sauvage, jamais d'un homme ou d'un fauve. Et, sous ces traits, il donne au pauvre tous les biens. Son nom signifie aussi : *la Chance*, il est alors nom commun. Certaines phrases des noirs peuvent se traduire de deux façons : la Chance t'a donné ceci, — ou : Dieu t'a donné ceci. Par-dessus tout, « Dieu reste Dieu, le grand et unique Plasmator de toutes choses, qui est, qui vit, qui voit, qui agit partout et toujours, l'antique Organisateur invisible mais présent, dont la main est voilée et vivante. »

## IV

Les Barundi ont vécu, durant des siècles obscurs à jamais pour nous, selon leurs lois et leurs idées, avant l'arrivée des Européens. Ils ne sont entrés qu'à une date toute récente dans l'histoire et dans le grand circuit de la civilisation chrétienne. Jusqu'aux dernières années du XIXe siècle, l'Urundi et le Ruanda furent au nombre des pays les plus fermés et les plus ignorés du globe. Nous avons rappelé que Stanley et Livingstone naviguèrent en 1871, pour la première fois, dans le nord du lac. Mais l'intérieur du pays n'avait jamais vu un blanc avant le voyage de l'allemand Baumann, en 1892. Même les Arabes esclavagistes, maîtres de la côte du Tanganyka, n'avaient jamais franchi les montagnes qui séparent la plaine du rivage ; la traite resta inconnue dans l'Urundi. Le Ruanda ne fut découvert que par Gœtzen, en 1894. Le lac Kiva fut signalé par le même explo-

rateur pour la première fois. L'Urundi et le Ruanda faisaient partie, avant 1914, de l'Est africain allemand. Mais l'occupation européenne était demeurée à peu près théorique. L'action civilisatrice de l'Allemagne fut nulle dans le pays ; les souverains indigènes n'avaient à fournir qu'un hommage platonique et la sécurité des caravanes.

Les missionnaires s'établirent cependant tout de suite dans la région, comme on le verra plus loin.

Quand la guerre éclata, les Allemands essayèrent de porter la lutte en territoire belge. Le gouvernement belge ne fut pas tout de suite en mesure de répondre à cette agression. Il fallut du temps pour amener, à travers l'Atlantique et toute l'Afrique, le matériel nécessaire. Pourtant, en avril 1916, le général Tombeur put déclancher une offensive, qui fut triomphale. Le 6 mai, le major Bataille entrait à Kigali, capitale du Ruanda. La marche en avant continua avec succès dans toute la région. Les indigènes eurent nettement l'impression que les Allemands étaient jetés dehors de vive force. Les troupes belges en gagnèrent un prestige sans égal, et ce fut très heureux pour les vainqueurs. Les Allemands avaient emporté ou détruit toutes les archives ; on se trouvait en plein inconnu ; la guerre civile régnait entre les chefs indigènes. Il fallut rétablir la paix, l'ordre, la sécurité, créer une administration nouvelle, dans l'ignorance totale de toutes les conditions locales. Les critiques les moins bienveillants doivent reconnaître que le gouvernement belge réussit dans sa lourde tâche, en un minimum de temps.

Par le traité de Versailles, l'Allemagne cédait ses colonies aux Alliés. Il y eut de laborieuses négociations avec l'Angleterre, qui aurait volontiers englobé le Ruanda et l'Urundi dans le *Territoire du Tanganyka*. Mais ces deux royaumes furent, en 1923, placés sous mandat belge (depuis 1921, la Belgique exerçait ce mandat *de facto*). Le mandat fut officiellement accepté par la loi belge du 20 octobre 1924 [1].

Quels sont les services rendus par le gouvernement belge aux peuples du Ruanda et de l'Urundi ? Nous n'allons pas soulever ici la très grosse question du droit de colonisation. Il est pourtant incontestable que ce droit ne peut, dans une certaine mesure, se légitimer que par les bienfaits qui en résultent. La théorie même des *mandats* décernés par la S. D. N. repose essentiellement sur cette hypothèse, disons mieux : sur ce postulat ou cet axiome.

Nous avons déjà dit que l'un des principaux avantages du régime européen en Urundi a été de donner à l'humble travailleur de la terre la sécurité, de lui assurer la propriété des fruits de son labeur, de le protéger contre la rapacité des chefs. Faire régner la justice au sein de peuplades jusque-là barbares, n'est-ce pas un bel idéal de colonisation, une raison suffisante de coloniser ? Protéger le faible contre l'oppression, établir le règne du droit, le règne de la loi égale pour tous, voilà ce que fait le gouvernement belge en Urundi, en première ligne.

Nous dirons tout à l'heure que, à notre point de vue, il fait quelque chose de beaucoup plus important encore. Mais, avant d'aborder le point de vue religieux et moral, parlons des bienfaits administratifs. L'Urundi, comme le Ruanda, a été ouvert au commerce. Ces deux pays sont sillonnés de routes excellentes. « En auto, on peut en boucler le circuit et atteindre toutes les stations, écrit Mgr Gorju... Quarante-six motos missionnaires parcourent incessamment les différents réseaux et les pistes qui donnent accès aux chapelles-écoles. Le signataire de ces lignes a plus de 55.000 kilomètres à son actif, au compteur de sa vieille Ford. »

## V

Pour comprendre la colonisation vraiment civilisatrice, il faut appliquer la méthode comparative. Depuis les origines de l'expansion européenne en pays sauvage ou barbare, deux thèses sont en présence : celle de l'*exploitation*, et celle de l'*éducation*. Qu'allons-nous faire chez les sauvages, les dépouiller ou les élever ? Quand les flottes espagnoles abordèrent en Amérique, au XVe siècle, les deux tendances se firent jour. Les missionnaires ne songeaient qu'à convertir, les « conquistadores » qu'à s'enrichir. Christophe Colomb était possédé des deux passions à la fois : la soif de l'or, la soif du règne du Christ. Deux mondes se heurtaient dans son cœur : le Moyen-Age chrétien persistait sous la cupidité de l'époque moderne. Nous avons signalé en notre Jacques Cartier la même dualité foncière. L'action civilisatrice de l'Europe a souffert cruellement de ces divergences foncières. Le fameux Las Cases a pu gémir sur les mauvais traitements infligés aux indigènes de son temps. Nous pourrions, au même titre, nous lamenter sur les mauvais exemples que trop d'Européens leur prodiguent. Nous aurons une plus haute idée de l'action bienfaisante du gouvernement belge en Urundi, si nous établissons un parallèle avec certaines pratiques qui ont été en usage dans nos colonies françaises.

Justement la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1936 a publié de très intéressantes *Lettres du Congo*, du général Mangin. Nous y trouvons quelques notations singulièrement affligeantes et qui nous aideront à mieux saisir l'importance ca-

[1] On notera que, contrairement à ce que beaucoup de gens croient, le mandat est accordé sans limitation de durée. Il procède d'une certaine conception de la colonisation. Il impose à la puissance mandataire l'obligation de gouverner « dans l'intérêt des communautés indigènes, » d'assurer l'égalité des échanges et du commerce, entre les ressortissants de tous les Etats membres de la S. D. N. Le mandataire ne doit pas établir de base militaire ou navale. Il s'interdit de donner aux indigènes une instruction guerrière. Il doit prohiber la traite des esclaves, le trafic des armes et de l'alcool. Il est astreint à respecter la liberté de conscience et de religion. Chaque année, il fait sur tous ces points un rapport à la S. D. N. Le mandat ne doit normalement prendre fin que par l'émancipation de la tribu ou du peuple en tutelle.

pitale de l'entente entre l'Eglise et l'Etat, surtout dans les pays de colonie.

« J'ai visité la mission des Pères du Saint-Esprit, » écrit Mangin, à la date du 21-30 août 1908. « Ici, cet Ordre a fait beaucoup pour la colonisation en introduisant des cultures intéressantes et en dressant des ouvriers indigènes. Privés maintenant de toute subvention et de toute commande du gouvernement, ils auront du mal à vivre, mais les premières difficultés sont vaincues et je crois qu'ils réussiront à se maintenir. Mais toutes nos querelles se transportent ici : le gouverneur du Gabon, ancien Directeur de la prison centrale de Melun, ne pouvait pas voir un enterrement religieux. Comme ils continuaient, malgré qu'il eût entravé l'entrée de l'aumônier à l'hôpital, il avait imaginé de demander par écrit à tout fonctionnaire débarquant dans la colonie : « Comment voulez-vous être enterré ? » On eut toutes les peines du monde à l'empêcher de mettre à exécution cette idée macabre. Le Gouverneur général conduit deux de mes amis, de passage à Brazzaville, visiter la Mission ; ils arrivent pendant l'office et se tiennent tranquilles, dans le bas de l'église, pour ne pas troubler la cérémonie ; on lui dit, en sortant, que c'est le jour de Pâques. — « Pourquoi ne m avoir pas prévenu ? » demande-t-il à son chef de cabinet. — « Je n'en savais rien », dit l'autre, innocent. — « Voilà ce que c'est de n'avoir pas un chef de cabinet clérical ; au moins, j'eusse été prévenu », dit le Gouverneur. Le 14 juillet, on fait circuler une liste de souscription parmi les commerçants. L'un d'eux inscrit sur la liste qu'il refuse de souscrire, tant que la colonie sera gouvernée par un clérical avéré, qui a assisté à la grand'messe le jour de Pâques !... »

Ne trouvez-vous pas cette histoire prodigieusement suggestive ? Elle nous montre l'Europe dévoilant ses plaies à l'Afrique sauvage. « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation », a dit Gambetta. Il parlait en homme que la vue générale du monde illumine et protège contre ses propres erreurs. Combien de fonctionnaires coloniaux français ont compris la gravité de son affirmation pour le rayonnement de notre influence dans l'univers ?

L'erreur, du reste, chez nous, remonte fort loin. Bonaparte lui même l'a partagée. M. François Charles Roux a publié récemment un volume, en grande partie original, sur *Bonaparte gouverneur d'Egypte* (Plon). Rendant compte de ce bel ouvrage dans la *Revue de Paris* du 15 avril, M. Albert-Petit écrit :

« Au point de vue religieux, Bonaparte a bien vu qu'il était capital de ménager les susceptibilités ombrageuses de l'Islam. Il a plutôt été trop loin, parce qu'il a cru que des chrétiens faisant profession d'irréligion inspireraient *a priori* confiance et sympathie aux musulmans. Il ne soupçonnait pas ce que savent aujourd'hui ceux qui ont une plus longue et plus intime connaissance de l'Islam. Il ne savait pas que l'ostentation d'anticléricalisme ou même simplement d'incrédulité n'est jamais vue d'un bon œil par les musulmans. Bonaparte insistait sur les mauvais procédés de la Révolution française envers le pape, sur la prise de Malte aux chevaliers, éternels ennemis des Barbaresques, sur sa sympathie personnelle pour le Coran et le Prophète, sur l'absence de toute préoccupation et pratique chrétienne dans son armée. Il allait jusqu'à parler de se faire musulman et le général Menou fit plus que d'en parler, puisqu'il se convertit littéralement et épousa officiellement une Egyptienne. C'était dépasser la mesure et susciter plus de défiances que de dévouements. Lyautey, sur sa chapelle funéraire, en terre musulmane, a tenu à rappeler qu'il était bon catholique. On ne peut reprocher à un général de moins de trente ans, jacobin de la veille, de n'avoir pas eu la même psychologie. »

Ces observations sont fort justes. Nos libres-penseurs français ont cru très fort de leur part de faire parade d'irréligion et d'universelle tolérance, en face des musulmans ou des fétichistes. Les divisions doctrinales entre Européens ont retardé l'expansion du règne de l'Evangile : écrasante responsabilité pour les administrateurs coloniaux [1].

Il n'est pas douteux que le plus grand bienfait de la présence des Belges en Urundi soit la pénétrante et impondérable contagion de l'accord foncier entre les représentants de l'Etat et ceux de l'Eglise, la pression invisible provenant de l'entente religieuse entre les grands administrateurs et les missionnaires. Sans doute, cela n'est pas tout ; au Congo proprement dit, les conversions n'ont pas offert le même rythme qu'au Ruanda et en Urundi. Ces populations montagnardes étaient, par leurs qualités naturelles, plus proches de l'Evangile que tant d'autres ; de là, une secrète harmonie entre leurs âmes et la religion du Christ.

N'allons pas croire toutefois que tout s'est passé en forme d'idylle. La Croix n'entre nulle part sans appeler la croix. Les premiers Pères Blancs qui tentèrent de s'installer sur les rives nord-est du Tanganyka, en 1881, furent massacrés. Tous les efforts successifs de pénétration évangélique, jusqu'à 1898, furent découragés par l'opposition violente des indigènes.

Les autorités allemandes avertirent à plusieurs reprises les missionnaires qu'ils ne pouvaient s'établir au Ruanda et en Urundi qu'à leurs risques et périls. A dater de 1898, cependant, les fils de Lavigerie prennent définitivement pied dans le pays. Installation plus que modeste au début, mais que l'avenir devait révéler solide. Sans doute, à deux reprises, les deux missions de Mugera et de Muyaba, en Urundi, sont incendiées. L'un des premiers pionniers de l'apostolat, le P. Van der Wes, vit encore pour raconter ce que fut la vie des missionnaires, parmi de perpétuelles défiances et au sein de l'hostilité sourde de tout un peuple. Jusqu'à 1922, le nombre des postes ne passe que de deux à cinq. A partir de 1922, c'est-à-dire du temps où la position du gouvernement belge est affermie définitivement dans la région, et où se fait sentir cette muette coopération des autorités civiles et religieuses européennes, la situation

[1] Ernest Psichari a noté aussi, dans son *Voyage du Centurion*, l'impression de stupeur et de mépris que le spectacle de l'incrédulité européenne cause aux esprits religieux du monde musulman, brahmaniste ou bouddhiste, et même du monde fétichiste.

évolue rapidement. Et, « depuis une dizaine d'années, écrit le P. Leloir, ce peuple des Barundi se rue littéralement vers l'Eglise catholique, du même mouvement qui entraîne leurs voisins du nord, les gens du Ruanda. »

Il avait fallu 12 ans, de 1898 à 1910 environ, pour atteindre le premier millier de baptisés en Urundi ; aujourd'hui, c'est le contingent hebdomadaire de convertis. Il avait fallu dix autres années, 1910-1920, pour arriver à 10 000 ; mais il n'en fallut que six de plus pour arriver, en 1926, à 20.000. Dès lors le mouvement fait boule de neige : dans les dix ans qui viennent de s'écouler, on a passé de 20.000 à 200.000 baptisés. En 1935, chacun des 50 prêtres qui travaillent dans cette mission a baptisé en moyenne 1.000 indigènes, bien près de trois en moyenne par jour. De juillet à décembre 1935, l'Urundi a gagné, morts défalqués, 20.000 chrétiens, et le Ruanda 17.000. Pour ces deux royaumes, c'est à raisons de 205 baptêmes par jour que se voit attaqué un bloc de trois millions de païens.

Les missionnaires en sont réduits à appeler au secours. Ils sont débordés par la vague des conversions : il y a en Urundi 85.000 catéchumènes en instance de baptême. On escompte pour 1936 au moins 60.000 baptêmes, et autant pour 1937. A cette allure, la mission s'accroît d'une paroisse de 1 200 âmes par semaine. Elle devrait normalement s'accroître aussi d'un pasteur de paroisse par semaine ! L'un des témoins les plus clairvoyants et les plus compétents de cet ébranlement religieux d'un peuple, le P. Charles, écrit : « Ces prodiges dépassent en ampleur, il ne faut pas hésiter à le dire, la conversion du monde gréco romain. »

Une objection vous vient pourtant à l'esprit, cher lecteur : « Que vaut pareille chrétienté ? Vous disiez vous-même plus haut après François Fayolle, que « le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui. » — Vous avez raison, répondrons-nous. Mais pesez les quelques garanties que voici :

« 1° Les convertis ne sont admis au baptême qu'après une épreuve de quatre années, rigoureusement contrôlées, entre autres, par trois examens. Cette épreuve comporte l'obligation d'assister, trois fois la semaine en troisième année, quatre fois en dernière candidature, au catéchisme (durée : une heure et demie) donné au poste de mission ou dans les succursales centrales (une soixantaine dans tout le pays)... Parmi les candidats au baptême déjà parvenus en quatrième et dernière année, à peine un peu plus de la moitié échappe à la sanction de l'ajournement...

2° L'Urundi compte onze prêtres noirs. Ils seront quatorze, dès juillet 1936 Ils seront quarante dans dix ans, une centaine avant vingt-cinq ans. Tels sont les chiffres que permettent de prévoir le recrutement actuel du Petit Séminaire et la moyenne très élevée des déchets en cours de route. Ce clergé indigène est déjà secondé par 13 sœurs, 12 novices et 65 postulantes de la même race.

3° En 1933, parmi les grands chefs, 21 étaient baptisés, 8 le seraient bientôt, 4 seulement sont encore plus ou moins réfractaires. Parmi les sous-chefs, 339 sont baptisés, 186 s'instruisent en vue du baptême, 114 seulement restent provisoirement dans le bloc païen. Soit au total, 29 grands chefs chrétiens ou en voie de l'être, contre 4 païens, et 535 sous-chefs chrétiens contre 114 païens. L'élite de la population est donc en forte avance sur l'ensemble du peuple, et c'est l'un des indices les plus favorables que l'on puisse enregistrer.

4° Dernière garantie, essentielle d'ailleurs et résumant toutes les autres : la ferveur de ces chrétientés, qui nous ramène, elle aussi, aux temps de la primitive Eglise »

Insistons sur ce dernier point. Un changement prodigieux s'opère dans les âmes. Hier, en Urundi, on tuait de sang-froid un étranger, pour le dépouiller ; on tuait son voisin, pour lui voler sa vache ou moins encore. On laissait se débattre dans le torrent qui l'entraînait un porteur pliant sous le faix et refusant de payer d'un vulgaire bracelet de cuivre l'aide nécessaire. Un kilomètre plus loin, d'un petit coup de hachette, on cueillait le bracelet sur son cadavre. Hier encore, on empalait férocement une pauvre affamée, coupable d'avoir volé une racine de manioc dans le champ d'un riche. Hier, abondaient les drames obscurs de la jalousie, les empoisonnements, les assassinats, dont le plus souvent un sorcier sournois et vénal tirait les ficelles. Aujourd'hui, pour avoir chez eux le missionnaire, les indigènes feront l'impossible. Mgr Gorju leur impose l'obligation de construire eux-mêmes les bâtiments du poste Ils se précipitent au travail. Ils sont fiers de travailler pour leur foi, pour l'église. En 1933, à Muréhé, 6.000 baptisés et 9.000 catéchumènes ont fourni 120.000 journées de travail pour la construction d'un sanctuaire. En 1935, ces pauvres gens, pour qui 1 fr. même dévalué en vaut 10, ont donné, pour la Propagation de la Foi dans les autres pays que le leur, la somme de 6.717 fr.

Pesez encore les chiffres suivants : il n'existe que vingt églises pour un territoire égal à cinq départements français. Or, malgré cette extrême pénurie d'édifices du culte, la moyenne des communions est de 26 par an et par chrétien !

« L'esprit chrétien, écrit un missionnaire, pénètre peu à peu. La prière en commun est de règle, soir et matin, dans les familles. L'instruction religieuse des enfants ne laisse rien à désirer. Je dois refuser beaucoup d'enfants au catéchisme parce que les parents me les amènent trop petits. Certains doivent venir de loin et les parents n'hésitent pas à les mettre « en pension » dans une autre famille où ils trouveront un compagnon plus grand pour les mener au catéchisme à la mission [1]. »

[1] Voici un trait qui arrache les larmes :
Une jeune fille de 18 à 20 ans avait amassé la somme de 2 fr. : une fortune pour elle. Que fera-t-elle de cet argent ? Elle veut le donner à l'église. Mais pour les porter à Mugera, le poste le plus proche, elle a 60 kilom. à faire à pied dans la brousse. Elle se met en route, le 30 octobre 1935. Elle compte bien arriver pour la Toussaint et faire la sainte communion. Mais dans le village où elle couche règne la fièvre cérébro-spinale. Epuisée par la marche, elle est saisie par la terrible contagion. Elle se traîne quand même sur l'interminable route. La Toussaint est passée. Elle

Ne cachons rien des réalités. Il y a aussi du déchet. Le poste de Mugéréro, où, en douze mois, — juillet 1934 à juin 1935, — 10.551 communiants ont reçu 513.098 communions, on signale 31 apostasies ; à Busiga, une trentaine sur 15.000 chrétiens ; à Kitéga, à peu près autant, sur 5.000. Mgr Gorju donne une moyenne pour tout l'Urundi : « Je crois, écrit-il, que sur mille baptisés, on peut en trouver cinq qui n'ont pas persévéré »

Hélas ! sur cent enfants qui font chez nous leur première communion, combien y en a-t-il qui font encore leurs pâques, cinq ans, dix ans, vingt ans plus tard ? Parfois, à peine cinq sur mille : exactement le chiffre de ceux qui en Urundi ne persévèrent pas !

Sous quelque angle que nous considérions la chose, il est clair que ces deux chrétientés du Ruanda et de l'Urundi, atteignant près de 4 millions d'habitants, sont en passe de devenir les deux plus beaux fleurons de l'Eglise catholique.

## VI

Entrons un peu dans le détail de l'action missionnaire.

Cette action comporte avant tout, comme partout ailleurs, le catéchisme. On a vu les sévères exigences des missionnaires sur ce point. Elles nous paraissent, à nous prêtres, toutes naturelles ; les gens du monde n'ont pas toujours le même jugement. Mgr Gorju rapporte volontiers la boutade qui lui fut lancée, alors qu'il arrivait dans le pays, par un consul de Zanzibar, ancien ministre plénipotentiaire en Abyssinie : « Père, lui disait-il, vous n'y entendez rien avec votre longue préparation au baptême. Commencez donc par baptiser tous ceux qui se présentent, il en restera bien quelques-uns de bons ! »

Evidemment, la méthode suggérée par ce consul doit être bonne pour faire des chrétiens à la mode abyssine : le christianisme éthiopien n'a rien de gênant pour ceux qui le pratiquent. Mais le cardinal Lavigerie n'entendait pas que ses fils formassent des chrétiens de cette sorte. Les normes qu'ils appliquent leur viennent de lui. Voici quelques passages de ses *Instructions* aux missionnaires de l'Afrique équatoriale :

« En vertu du pouvoir que j'ai reçu du St-Siège apostolique,... et vu la situation morale des peuplades que les Pères doivent évangéliser, je décide que *l'ancienne discipline de l'Eglise, qui n'a jamais été formellement abrogée,* sera rigoureusement suivie par nos missionnaires. En conséquence, ils établiront, parmi leurs néophytes, trois ordres distincts : le premier sera l'ordre des « Postulants, » auxquels on n'enseignera que les vérités fondamentales de l'ordre naturel éclairé par la révélation, en s'abstenant de leur faire connaître autre chose ; le second sera celui des « Catéchumènes, » auxquels on exposera les vérités essentielles du christianisme, mais sans leur parler du culte et des sacrements autres que le baptême ; enfin, le troisième sera celui des « Fidèles, » pour lesquels on n'aura plus de secrets...

J'exige que, sauf le cas de mort, les néophytes passent au moins deux années entières d'abord dans l'ordre des Postulants, et ensuite dans celui des Catéchumènes, et que ce ne soit qu'au bout de ces quatre années qu'on puisse leur conférer le baptême ; et, dans beaucoup de cas, il faudra attendre la mort...

En observant ces préceptes, on atteindra le but essentiel qui est de sauver les âmes, et on évitera le péril de voir la Mission péricliter et retourner à chaque instant en arrière par les apostasies ; les apostats, en effet, surtout les grands et les puissants, deviendraient les plus dangereux ennemis de la Mission. Que les Pères considèrent, en tout ceci, le bien de la religion et des âmes et la volonté de l'Eglise, qui leur est manifestée par ma voix, et qu'ils ne se laissent pas étonner par des pensées qui ne leur paraissent nouvelles que parce qu'ils ignorent l'histoire de l'apostolat primitif, alors qu'elles sont anciennes comme l'Eglise elle-même. »

Ces règles étaient formulées il y a environ soixante ans. L'expérience les a confirmées. Les missionnaires qui ont cru pouvoir parfois s'en écarter n'ont récolté que des déboires.

En Urundi, les deux années de postulat sont confiées en général à un catéchiste indigène. Les deux années de catéchuménat sont toujours réservées au missionnaire prêtre, en personne. Cependant, durant ces deux années on ne s'en tient plus à la seule doctrine du baptême ; l'ambiance est devenue assez favorable pour que l'on n'éprouve aucune difficulté à donner toute la doctrine avant le baptême.

D'autre part, les plus grandes précautions sont prises pour que les heures de catéchisme n'enlèvent pas à la culture de la terre les bras qui lui sont nécessaires. L'instruction des postulants ne demande que deux matinées par semaine. Pour le catéchuménat, réservé au missionnaire prêtre, la solution était plus difficile : les stations sont rares, il faut faire de nombreux kilomètres pour s'y rendre. Les statuts du Vicariat de l'Urundi portent la prescription suivante :

« Comme il est déraisonnable de compter sur des présences suivies, à jours fixes, pour des adultes domiciliés à plus d' 1 h. 1/2 de la station, chaque Mission s'ingéniera à établir, en sus du catéchuménat au poste même, de un à trois catéchuménats au dehors, confiés à des catéchistes qualifiés, sous le contrôle régulier des missionnaires. On n'en établira qu'autant qu'on possédera de catéchistes vraiment capables à leur préposer et que l'on pourra visiter régulièrement... Là où seront établis ces catéchuménats réguliers, les missionnaires les visiteront à raison de quatre à cinq jours par mois. Dans ces visites, les missionnaires feront la répétition des instructions

espère tout de même communier pour les Morts. Sa tête est brûlante de fièvre, mais son cœur est ardent d'amour pour le Dieu qui l'attend ! Hélas ! à 2 kilom. de l'église, elle est trahie par ses forces, elle tombe au bord du chemin. Elle est seule, au crépuscule, et la saison des pluies commence. A l'aube, le menuisier Makobero la trouve gisante, avec ses deux pauvres francs précieusement attachés à sa robe d'écorces de ficus ! Elle descendit en terre sainte le jour même de la Commémoraison des Fidèles Trépassés.

Admirable plus qu'imitable, direz-vous. — D'accord. Mais ne pensez-vous pas que Dieu bénit un peuple où peuvent naître de tels courages et où la foi donne des signes aussi émouvants ?

données par le catéchiste dans l'intervalle et lui indiqueront le programme du mois suivant. »

On a vu que tout un système d'examens, sanctionné par des prorogations d'instruction, couronne et contrôle cette préparation doctrinale. Il va sans dire qu'en dehors de la science suffisante, une grande attention est prêtée à la conduite, à la tenue morale des futurs baptisés.

Mais ce n'est pas tout.

On sait que l'une des accusations les plus répandues et les plus absurdes contre l'Eglise fut naguère celle de favoriser l'ignorance, ce que l'on nommait d'un terme prétentieux et méprisant : « l'obscurantisme. » Que de fois n'a-t-on pas brandi contre nous le fantôme de l'instruction « gratuite et obligatoire, » afin de pouvoir nous jeter à la figure, quand nous protestions contre la « laïcité, » que nous étions contre le développement intellectuel des masses populaires! Que de fois n'a-t-on pas affirmé, sans rire, que c'est la réforme protestante qui a donné la Bible au simple fidèle et que l'Eglise catholique s'opposait à la lecture des Saints Livres par les laïcs !

Nous ne repousserons jamais assez ces odieux mensonges. Nous ne redirons jamais assez que c'est au contraire l'Eglise qui a, la première, préconisé l'instruction chrétienne, gratuite et obligatoire; que c'est le Concile de Trente qui a prescrit la création, dans toutes les paroisses, même les plus humbles, d'écoles gratuites destinées à préparer les chrétiens à la familiarité avec les Ecritures et à leur donner le moyen d'offrir à Dieu un hommage plus éclairé et partant plus parfait.

Quoi qu'il en soit, les missionnaires catholiques montrent bien toute l'importance que l'Eglise attache à l'instruction au moins élémentaire du peuple. Ils ne s'en tiennent pas, tant s'en faut, à l'impulsion donnée par le gouvernement belge. Ils ne cessent de prendre les initiatives les plus hardies. Ils créent partout des écoles, bien que le gouvernement ne donne de subsides que pour quelques-unes. En juin 1935, les cinquante missionnaires de l'Urundi tenaient 393 écoles dites *de brousse*, c'est-à-dire non subsidiées, dans lesquelles 92.086 indigènes apprenaient l'art de la lecture.

Qu'est-ce donc qu'une *école de brousse ?* C'est tout simplement une école de lecture. Chaque séance de catéchisme est suivie d'un exercice de lecture. Le local et le matériel sont réduits à leur plus élémentaire expression. Par contre, les cordes vocales sont mises à contribution sans arrière-pensée. On accroche où l'on peut un chiffon jadis blanc, sur lequel sont gravées les lettres de l'alphabet. Un *magister* s'ingénie à les faire passer du chiffon dans la tête des auditeurs, employant pour cela les figures les plus pittoresques. Il dira par exemple :

*d,* qui porte un enfant sur le dos,
*h,* le siège du Père supérieur,
*f,* le bâton de Monseigneur,
*i,* le maigre Mututsi qui a un petit chapeau,
*n,* qui a deux jambes,
*b,* qui a un gros ventre,
*v,* la pipe,
*p,* qui a une grosse tête, etc., etc.

Il va de soi qu'il suit son inspiration du moment et du lieu. Il arrive qu'on discute dans l'auditoire pour savoir si *d* porte un enfant sur le dos ou sur la tête. Il s'agit ensuite de marier les lettres, de former les syllabes : la lettre à trois jambes *m* épouse le Mututsi au petit chapeau *i* et ils ont un enfant qui est *mi-mi*, etc., etc. Grâce à cette méthode originale, l'attention ne fléchit pas un instant. Oreilles, imagination, yeux, cordes vocales, tout travaille à la fois. Les plus avancés reçoivent un livre imprimé en leur langue. Leur premier soin est d'y graver leurs empreintes digitales, aussi les filles ont reçu défense de se présenter en classe avec la peau beurrée; leur beauté y perd en brillant, mais les livres y gagnent en propreté et en durée.

A quoi sert la lecture ? Ne le demandez pas aux indigènes. Ils se soumettent par obéissance. Les missionnaires, de leur côté, ne visent pas le moins du monde à former des intellectuels ou des femmes savantes. Ecoutez le P. de Bouchout, expliquant leurs intentions :

« Ce qu'ils désirent avant tout, écrit-il, c'est leur donner une bonne instruction religieuse. Or, pour les mettre à même de la recevoir, il est bon d'exiger d'eux cette gymnastique intellectuelle. La jeunesse grandit ici dans un milieu ignorant, où les récoltes, la fécondité des vaches, les mariages, les passages de sauterelles, la bière et les perles sont les principaux sujets de conversation. Tant que leur esprit n'a pas été assoupli et dégrossi, ils peuvent, garçons et filles, être d'excellents perroquets, ingurgiter des phrases et des mots, mais ils seront aussi imperméables qu'une toile cirée à nombre d'explications du plus éloquent catéchiste. Les lecteurs, au contraire, sont plus attentifs en classe, s'assimilent plus vite la religion et font la consolation de ceux qui les instruisent. Après le baptême, ils pourront rafraîchir leurs connaissances religieuses et même les parfaire, à l'aide du *Livre des chrétiens*, qui, pour le dire en passant, est un petit chef-d'œuvre... Et voilà pourquoi, en Urundi, *savoir lire est pour les jeunes une condition sine qua non* de leur admission au baptême. »

## VII

Si tel est le souci des missionnaires de l'Urundi pour les simples fidèles, que ne doivent-ils pas faire pour ceux qu'ils ambitionnent d'élever, en nombre toujours croissant, à la dignité sacerdotale ? Nous avons, en parlant du Ruanda, l'an dernier, apporté de beaux exemples de l'esprit surnaturel chez les parents de futurs prêtres. En Urundi, la première difficulté à vaincre fut la création d'un Séminaire. Le Ruanda en avait un déjà; mais les Barundi répugnaient à l'envoi de leurs fils en pays étranger. Au surplus, entre habitants du Ruanda et de l'Urundi, il subsiste

de vieilles rancunes et rivalités. Un Petit Séminaire fut donc créé à Mugera, en 1926. A la dernière rentrée, octobre 1935, on y comptait 96 élèves. Jusqu'ici, vingt deux grands séminaristes sont partis pour Kabgayé (Ruanda). Chaque année, entrent 30 à 40 nouveaux, choisis entre cent.

Au Petit Séminaire, le premier soin des élèves est d'apprendre le français, qui doit leur permettre de s'initier aux humanités classiques. Les études de latin durent six ans. Les classes sont, en général, inférieures d'un an ou deux aux classes correspondantes d'Europe. Mais on ne peut se montrer trop exigeant pour ces barbares d'hier. Ils ont plus d'aptitudes pour l'Histoire et la Géographie que pour l'Algèbre et la Géométrie. La mémoire est leur fort, les raisonnements abstrus, leur faible. L'imagination chez eux est bonne. Ils aiment les exercices de narration. Au total, ils excellent en instruction religieuse, réussissent assez bien en français et en latin, sont faibles pour tout le reste. Mais au bout de deux ans, un bon nombre arrivent à tenir conversation avec n'importe quel Blanc. Pourtant leur mémoire est plus auditive que visuelle ; il s'ensuit que l'orthographe ne devient tout à fait bonne que dans les classes supérieures. On devine qu'au Grand Séminaire ils donnent leurs préférences à la théologie plus qu'à la philosophie et à la logique. Ils sont pourtant pleins de bon sens, mais ils nagent dans le concret et se noient dans l'abstrait.

Le Séminaire possède une fanfare à l'européenne. Peu exercée encore aux nuances musicales, trop « cuivre, » elle est déjà capable de faire un assez beau bruit. L'art dramatique est très goûté des élèves et ils y réussissent à merveille : ils ont le sens inné de la mimique et du geste.

Pour leur procurer une détente cérébrale, rendue nécessaire par une capacité moindre que celle des petits blancs, le règlement leur fixe trois quarts d'heure de travail manuel matin et soir. Le jeudi, ils lavent et raccommodent leur trousseau. Au Séminaire, la surveillance n'est exercée, en étude, au réfectoire, au dortoir, que par les élèves eux-mêmes, qui acquièrent ainsi le sens de la responsabilité, apprennent à la fois à obéir et à commander. Ils ont un mois par an de vacances dans leurs familles, ce qui leur fait voir « le monde » et leur sert d'épreuve. Il n'y a, en cas de faute, à peu près qu'une sanction : le renvoi. En fait, cependant, les renvois ont presque toujours pour cause le défaut de moyens intellectuels.

Un curieux préjugé hantait à l'origine l'esprit des étudiants ecclésiastiques : ils croyaient que pour être prêtre, il fallait devenir *blanc :*

« Nous croyions même, écrit l'un d'eux, que nos catéchistes étaient arrivés au dernier degré de perfection et que bientôt aussi chez eux le changement allait s'opérer. Plus tard, je fus témoin d'une scène étrange pour moi : deux jeunes prêtres barundi montant à l'autel... Or, ils étaient restés noirs, alors que les missionnaires eux-mêmes, je les prenais pour des gens de chez nous qui avaient changé de peau. Enfin, *si* je désirais devenir prêtre, ce fut désormais pour pouvoir, moi aussi, dire la Sainte Messe »

Un autre écrivait, en 1932, qu'il avait vu, à la mission, les enfants du Petit Séminaire habillés de blanc ; rentré à la maison, il avait fait part à sa mère de son désir d'aller lui aussi au Séminaire :

« Ma mère, à ce mot, fut épouvantée et d'une voix tremblante, me dit : Mon enfant, ces petits dont tu me parles font le désespoir de leurs parents. Séparés d'eux, ils ont beaucoup à souffrir avant d'être prêtres. Tu as vu comment ils sont encore noirs : eh bien ! pour les rendre blancs comme eux, voici ce que font les Pères : on vous entoure de peaux, après vous avoir solidement garrottés, et on vous enferme dans une chambre obscure, où vous devez passer huit jours sans manger ni boire ! Beaucoup meurent de ce traitement barbare... Non, non, mon fils, tu n'iras pas au Séminaire. N'y pense plus, tu resteras ici où nous vivrons tous heureux !... »

L'enfant crut à la parole de sa mère. Il n'en continua pas moins à s'instruire du catéchisme et il fut baptisé, le Samedi Saint de 1927. Il ne parlait plus d'entrer au Séminaire. Mais le Père le lui proposa, le pressa de questions sur les difficultés qu'il y voyait. Il lui dit tout.

« Mon pauvre enfant, répondit le Père stupéfait, qui donc t'a raconté ces bêtises ? Penses-tu qu'un noir qui devient prêtre devient Européen aussi ? Tiens, dans quelques jours, un prêtre indigène viendra ici : tu verras s'il est encore noir et bien portant. »

Peu de jours après, le prêtre venait ; il était bel et bien resté noir ! Encouragé par cet exemple, l'enfant entra au Séminaire en 1928 [1].

On ne saurait croire combien il entre dans les âmes de ces séminaristes de richesses de dévouement à leur idéal, de désirs généreux, et combien d'efforts ils déploient pour atteindre à la sublimité de la vocation sacerdotale. L'un d'eux a essayé de décrire ses sentiments. Voici en quels termes émouvants :

« Pour ceux qui aspirent à devenir prêtres, les difficultés ne manquent pas au cours des années scolaires. Tantôt ce sont les insuccès, tantôt la fatigue ou la mauvaise santé, ou bien le tout ensemble, et cela ébranle le courage. Alors, l'aspirant à la prêtrise élève son âme : « Je serai, se dit-il, s'il plaît à Dieu, prêtre un jour. Or, qui re-

[1] Un autre a dû sa vocation au devin du village. Ses parents étaient encore païens. Il avait suivi un de ses cousins à la messe. N'étant pas chrétien, il avait dû rester dehors, mais les chants l'avaient frappé. De retour chez lui, ils lui revenaient en mémoire. Furieux, ses parents voulaient l'empêcher de les chanter ; mais plus on le lui défendait, plus il s'obstinait. Anxieux, les parents consultèrent le devin « Cet enfant, leur dit-il, n'est plus à vous. Il vous quittera bientôt pour aller chez les blancs. Il sera à eux et vous le verrez rarement. Laissez le suivre sa voie. » Cette décision remplit de tristesse les parents du jeune homme. Trois ans plus tard, il entrait au Séminaire. « Le devin, écrit-il, avait, sans le savoir, prophétisé, comme Balaam. »

présenterai-je dans le monde si ce n'est Jésus-Christ ? Ah ! qu'il me faudrait donc être saint !... Je vais y travailler de mon mieux pour devenir de moins en moins indigne d'une telle faveur » Ainsi encouragé, il surmonte les difficultés et se sent devenir meilleur ! »

Et ce n'est pas là pure littérature. Nul doute que si d'autres ne sont pas à même de rendre ainsi leurs pensées, ils n'éprouvent les mêmes sentiments.

On devine quelles consolations en découlent dans le cœur de l'évêque !

Pour donner une idée de la culture à laquelle atteignent les grands séminaristes, le moyen le plus court et le plus suggestif sera de citer *in extenso*, une lettre adressée par l'un d'eux à un nouveau prêtre de Bruges, l'abbé Maurice Endriatis :

Grand Séminaire de St-Charles, ce 28 avril 1935.

Monsieur l'abbé,

Maintenant que je prends la plume, mes idées s'enfuient et prennent leur essor vers les Flandres lointaines. Comme tantôt ma petite lettre, les voici déjà qui traversent les océans et découvrent, dans un pays sans montagnes (grand ciel ! telle chose est-elle possible ?) une maison en fête. Me voici au milieu de visages inconnus et de regards étonnés qui m'interrogent : *Tu quis es?* Et moi, sans crainte de répondre : « Je viens d'Afrique..., des Grands Lacs,... du Grand Séminaire. » Et je vois tout le monde sourire et dire : « Nous vous attendions ! »

Donc, je m'assieds et continue : « Mon nom est Pierre et mon pays le Burundi. Etant né de parents chrétiens, j'ai dès mon jeune âge fréquenté l'église et l'école et ai pu entrer au Petit Séminaire de Mugera, ensuite au Grand Séminaire Saint-Charles. Là, pour le moment, je ne suis pas encore élève de votre frère, car je me débats dans la philosophie. J'espère cependant le devenir, l'année prochaine. D'ailleurs déjà, maintenant, il est plus que mon professeur et il m'aime plus encore que ses élèves, puisque je lui confie mon âme Si je suis son fils, il n'est pas étonnant que je vous connaisse. En effet, un enfant ne cachant rien à son père, son père aussi ne lui dissimule rien, mais lui révèle tout. Donc, avant d'inviter toute la communauté à prier pour vous, il m'a pris à part et m'a entretenu de votre prochaine ordination. J'ai trouvé cela tout naturel, surtout que j'avais une raison spéciale de m'y intéresser. Cette raison, la voici. L'abbé Maurice est le second prêtre de la famille. En cela j'ai quelque chose de commun avec lui. En effet, le petit Pierre prétend devenir, lui aussi, le second prêtre de sa famille. Il a son frère qui, depuis trois ans, exerce le ministère, de même que votre frère à vous. Comme vous, il voudrait l'y rejoindre aujourd'hui, mais hélas ! il a tardé à naître. S'il était né plus tôt, peut-être qu'il serait lui aussi au soir de ce grand jour, béni du Seigneur. Pour le moment, il se contente de vous féliciter de tout cœur, rejetant loin de lui les regrets inutiles.

Quelle joie pour vous, Monsieur l'abbé, en vous voyant prêtre, c'est-à-dire un autre Christ. Ce matin, vous êtes monté à l'autel ; là, face à l'Eternel, vous avez renouvelé les divins Mystères qui s'opérèrent à la dernière Cène. A votre voix tremblante, dans l'accomplissement de pareilles fonctions, Jésus est descendu du ciel, pour s'offrir à nouveau à Dieu son Père. Ce fut sans doute le plus heureux moment de votre vie.

Votre joie cependant est partagée par d'autres. Si les mers vous séparent de votre frère quant au corps, il n'en est pas de même quant aux cœurs. Il est toujours avec vous et vous voyant élevé au plus saint mais aussi au plus difficile des états, il reste uni à vous dans la prière, afin qu'au premier appel il puisse vous répondre sans retard.

Monsieur l'abbé, la joie de ce jour ne reste pas seulement entre vous deux, mais elle s'étend à tous les membres de votre famille et à vos amis. A l'ordination de mon frère, j'avais obtenu la permission de me trouver avec lui dans ma famille et j'y ai pu goûter ces joies familiales. J'avais beau me cacher, j'avais beau me dérober, je n'échappais pas à ma part d'applaudissements. Quelle joie pour nous tous, ce jour-là ! Ainsi doit-il en être, Monsieur l'abbé, aujourd'hui pour vous deux, pour vos deux sœurs, pour votre oncle aussi, que nous connaissons bien, puisque pour garnir notre bibliothèque, il pilla la sienne. Je suis tout heureux de profiter de l'occasion pour le remercier encore une fois.

Mais surtout quel bonheur pour vos parents ! Le père et la mère ne songent plus à l'heure du sacrifice qu'ils ont offert à Dieu, en vous envoyant au Séminaire ; mais ils en goûtent en ce moment les fruits. Ils ont reçu votre bénédiction et eurent la joie de se voir à genoux devant vous, pour recevoir de vos saintes mains le Divin Maître, qui avait daigné les consacrer. Que Dieu les bénisse et les comble de ses bienfaits ! Qu'elle est grande la récompense qui leur est réservée dans l'éternelle vie ! La postérité d'Abraham a été multipliée comme le sable des mers et les étoiles du firmament, alors qu'il n'avait offert qu'un seul enfant ; que sera ce donc de ceux qui n'en ont que deux et les ont offerts tous les deux ? Notre prière reconnaissante monte sans cesse vers Dieu, pour eux, car nous comprenons toute la peine que les pères et les mamans ont dû ressentir, quand nos pères ont dû les quitter, nous avons à leur égard une dette éternelle.

Le plus grand honneur que, chez nous, on peut faire à quelqu'un c'est de lui demander quelque chose. Je ne voudrais, pour rien au monde, vous en frustrer. Donc, en terminant cette petite lettre, je me recommande spécialement à vos bonnes prières. Il est vrai, encore six ans me séparent du but, mais une fois ce but atteint, quelle tâche immense sera la mienne, puisque pour tout un peuple qui veut se convertir, il n'y a qu'une poignée de prêtres. Je m'adresse à vous, qui, surtout en ce jour, êtes si puissant sur le cœur de Dieu. Me voici à genoux, pour recevoir, de vos mains, les bénédictions célestes.

Veuillez agréer, Monsieur l'abbé, l'expression de mes meilleurs souhaits de bonne fête et de fructueux apostolat, ainsi que la petite offrande de mes prières quotidiennes.

Pierre MUTERAGIRANWA.

Nous n'avons rien voulu changer dans ces pages, rien omettre de cette missive émouvante, rien perdre de ce jaillissement d'âme.

Je ne sais quelle impression vous en aurez éprouvée, cher lecteur. Pour moi, en lisant cette lettre à la fois si simple, si touchante, si sincère, si haute de sentiment et de pensée, je ne pouvais m'empêcher de songer à la réflexion de S. Hilaire de Poitiers à propos du Prologue de S. Jean. Tout le monde connaît ce texte fameux où le grand docteur gallo-romain déclare que pour lui c'est un plus grand miracle, de la part du Christ,

d'avoir fait écrire la page sublime qui ouvre le quatrième Evangile par un simple pêcheur du lac de Tibériade, que d'avoir ressuscité les morts ! Quelle merveille, que l'action exercée par l'apostolat chrétien dans l'âme de ces jeunes noirs, dont les pères, il y a trente ans, ne connaissaient que leurs superstitions grossières et ne songeaient qu'à leurs obscurs intérêts d'un jour ! Quelle délicatesse de sentiments, quelle pureté de vues, quelle largeur d'aspirations l'Evangile dépose-t il dans une âme, quand il la prend tout entière ! C'est là, en vérité, le miracle des miracles ! Et c'est cela que nous appelons : *la civilisation,* non pas celle que prétend donner un monde tout matérialisé et qui retourne à grands pas à la barbarie, mais celle qui découle du Cœur de Jésus et qui tend à établir l'unique Règne de Dieu sur la terre !

Mais, à ne considérer que l'extérieur, que la forme littéraire de la lettre précitée, comment ne pas admirer l'œuvre accomplie en ces esprits de jeunes prêtres indigènes ? Le Vicaire apostolique de l'Urundi, Mgr Gorju, après nous avoir avertis que les plus anciens de ses prêtres noirs ont fait leurs études sous régime allemand et connaissent moins bien le français que les plus jeunes, ajoute : « Quoi qu'il en soit, sur onze prêtres en service dans l'Urundi, la moitié pourrait ne pas craindre de concourir avec leurs confrères d'Europe. Dans les devoirs de Théologie de trois d'entre eux, j'ai grande peine à relever des fautes de français ou d'orthographe. Ceci pourrait être dit d'avance des trois prêtres que doit nous donner juillet 1936 »

Que valent au point de vue du ministère sacerdotal les « curés noirs » ? Mgr Gorju répond encore à notre curiosité. Le 1er janvier 1933, il confiait un poste très important à trois prêtres indigènes, celui de Mugerero, situé à 20 kilom. de Mugera et à 15 de Kitega, stations principales du Vicariat apostolique. C'était un poste d'étendue limitée, sans catéchuménats trop excentriques, avec seulement une douzaine de chapelles-écoles. Il y avait là une chrétienté fervente, tassée, d'une docilité exemplaire, déjà habituée aux prêtres noirs, car deux d'entre eux y travaillaient déjà.

Or, au bout de deux ans, l'ancien supérieur de la station, un Père Blanc, vient en visite dans son ancienne cure. Il éprouve le besoin d'écrire à son évêque : « J'ai gardé un excellent souvenir de cette visite : c'est cent fois plus propre que de mon temps. » De fait, le Vicaire apostolique lui-même, après de fréquents passages dans la station, la notait ainsi : « Station d'une propreté méticuleuse, des chambres d'une tenue irréprochable et de l'ordre à plaisir dans la sacristie. » Quant au point de vue spirituel, il va de pair avec le côté matériel. Dès la première année, Mugerero qui ne compte que 15.000 chrétiens, offre un total de 474.735 communions, soit 60.000 de plus que Mugera qui a 20.000 baptisés. Pour les baptêmes d'adultes, c'est aussi la station tenue par les trois prêtres noirs qui bat tous les records : 3.645 en un an, près de 4 par jour en moyenne pour chaque prêtre ! Et d'autre part, aucune caféraie du Vicariat n'est mieux cultivée que celle de ce poste.

« Ces bons prêtres, conclut le Vicaire apostolique, ont leur chrétienté bien en mains, « simple, docile, brave dans la profession de sa foi », écrivait le supérieur, l'année suivante ; il n'ajoute pas : « attachée à ses prêtres », mais nous l'extrairons d'une lettre de l'un d'eux. »

En octobre 1934, Mgr Gorju décidait de confier une seconde station à des prêtres indigènes, celle de Murehe, qui comptait 6.000 baptisés. Cette nouvelle expérience confirme la précédente. « Tous les matins, les chrétiens de Murehe trouvent à l'église trois prêtres faisant leur oraison ; ils les voient à toute heure pratiquant d'instinct la règle des Pères Blancs, leur administrant les sacrements comme on faisait auparavant. Seules les figures sont autres. L'Eglise continue sa marche. »

A la suite du vénérable missionnaire à qui nous empruntons ces consolants et, si j'ose dire, enthousiasmants détails, Mgr Gorju, donnons un coup d'aile et élevons-nous sur les hauteurs, pour essayer de comprendre ce qui se passe là-bas :

« On se demande, écrit-il, d'où viennent ces déluges de grâces de conversions qui ravinent notre Urundi. Eh bien ! voici d'où ils viennent : Sacrifices des élèves des Dames de Marie à Bruxelles, — Matines de pieuses moniales, Bénédictines de Lyon, qui, la nuit, quand dort l'apôtre, veillent pour que le méchant ne vienne pas semer la mauvaise herbe. Je sais une jeune personne qui a souffert le martyre, six ans durant, pour la conversion de Busiga. Cela explique bien des choses aux missionnaires chargés de ce poste. Et la mère de tels de nos confrères n'a-t elle pas, avant de mourir, enduré, pendant six mois, des souffrances atroces « sans une plainte », pour les stations où luttent ses deux fils, Pères Blancs ?... J'ai reçu de Madrid un chèque, en bonne et due forme, de la « Banque spirituelle » diocésaine, m'annonçant plus de neuf millions de prières, bonnes œuvres, sacrifices de toute nature, versés au compte de l'Urundi, chez le Père céleste. Le détail que me donne la lettre accompagnant ce chèque est émouvant au dernier point. Voilà donc des âmes auxquelles jamais je ne fis appel, qui ont vu nos besoins et les aident par une croisade formidable. Les missionnaires de l'Urundi, ils sont là-bas, au pays de la grande Thérèse de l'Enfant-Jésus, en la douce France de la petite Thérèse, aux rives mosanes que sanctifia Julienne de Cornillon, au pays plat de Ruysbroeck l'Admirable... Quelle force ! Quelles milices !

Et pour nous, Pères Blancs de l'Urundi, pauvres cymbales, pauvres pieds qui s'agitent, quelle humiliation, quelle remise en place, mais aussi quel sujet d'invincible confiance ! Je le livre aux réflexions de mes confrères de la brousse... Aussi bien, je suis le Tambour Major du régiment !... »

On ne peut être plus modeste ni plus sincère ! A notre tour, nous sommes heureux de penser que ces lignes contribueront peut être à susciter de nouveaux secours spirituels, une nouvelle poussée de prières, de sacrifices, en faveur des missions en général et de celles de l'Urundi en particulier.

VIII

Nous pourrions arrêter ici ces extraits du beau n° sur l'Urundi que nous a donné la revue des *Grands Lacs*. Il nous semble bien avoir dit tout l'essentiel de l'œuvre admirable qui se poursuit là-bas. Et pourtant, nous n'avons pas encore parlé des Sœurs Noires de ce Vicariat. Nos lecteurs se souviennent peut-être de ce que nous avons rapporté des Sœurs Noires du Ruanda. Celles de l'Urundi ne leur cèdent en rien. Elles ont pour maîtresse des novices Sœur Marie-Regina, des Sœurs Blanches. Invitée à parler de celles qu'elle a si bien formées, Sœur Marie-Regina, au lieu de passer en revue l'une après l'autre les trente-six religieuses indigènes qui sont déjà au travail, nous donne le récit de l'une d'elles, « Mama Gertruda », professe de Rusengo, de race noble. Les débuts de sa vie religieuse furent pénibles : jamais, chez elle, elle n'avait dû travailler, toujours elle avait gardé les distances réglementaires avec les personnes qui n'étaient pas de son cercle ; mais très généreuse et pleine de bonne volonté, elle fut puissamment aidée par la grâce, et elle est aujourd'hui des plus heureuses de sa vocation.

Laissons-lui la parole :

« Ma mère, raconte-t-elle, est la cinquième femme d'un chef polygame. Mon père m'aimait beaucoup et fit tout pour que je reste à la maison, et surtout pour que je n'aille pas à la Mission, car il voulait me donner en mariage à un païen. Un jour, il me permit d'aller voir ma tante Modesta, mère de Jacques Burije, Grand Séminariste. Celle-ci me demanda si je ne voulais pas prier comme elle. Moi, connaissant les intentions de mon père, je répondis que jamais je n'en aurais la permission. Une autre fois, ma tante m'invita à passer la Fête-Dieu à la Mission. En voyant les cérémonies, la procession, tous les chrétiens chantant et priant, je trouvai cela si beau ! Et je m'en retournai bien décidée à me faire instruire ! Je fis connaître ma décision à mon père, qui s'y refusa absolument. Néanmoins chaque fois que j'en avais l'occasion, je quittais furtivement la maison pour aller assister au catéchisme. Mon père l'apprenant me fit un jour chercher par des hommes. Quand je rentrai, il était dans une grande colère, il me saisit, il me frappa, me lia à un pieu de la maison et voulut me faire promettre de ne plus retourner au catéchisme. Je gardais le silence et ne lui promis pas, et chaque fois que je me suis enfuie, j'ai été battue.

J'avais ainsi persévéré tout le temps de mon catéchuménat et le jour de mon baptême approchait. Je voyais donc que mon désir allait se réaliser. Quelle joie !... Que m'importaient les coups de mon père ? Volontiers je les souffrais pour arriver à mon but. Alors, je quittai la maison et j'allai me cacher chez ma tante pour assister aux exercices qui précèdent immédiatement le baptême.

Quand je fus régénérée, on me conseilla de cacher mon chapelet, pour ne pas montrer à mon père que j'étais chrétienne. Je n'en fis rien et je portai ostensiblement mon chapelet. Dès lors, l'amour que me portait mon père se changea en haine. Il ne me donna plus d'étoffes, me refusa même la nourriture, mais ma mère avait pitié de moi et me donnait à manger en cachette et ma grande sœur me donnait une vieille étoffe pour me vêtir.

Un jour que je me trouvais de nouveau chez ma tante, à la mission, je vis passer une Sœur. C'était Mère Florence. Je m'informai chez le Père Supérieur, pour savoir qui était cette « Madamou » et ce qu'elle venait faire ici...

— « C'est une des Vierges d'Europe, me dit-il, qui, après s'être consacrée à Dieu, a quitté comme nous son pays, pour venir travailler à la conversion des Barundi. »

Ces paroles m'impressionnèrent et je sentis au fond de mon cœur le désir de me consacrer aussi au bon Dieu. Je demandai au Père si nous, filles noires, nous pouvions faire de même. Et il me dit qu'il y en avait déjà plusieurs chez les Sœurs de Muyaga et de Mugera.

— Je veux me joindre à elles, lui dis-je.

— Il faut d'abord parler à tes parents, répondit-il.

J'en parlai à ma mère qui n'y fit pas attention, pensant que je plaisantais. Un jour cependant, elle en parla à mon père qui, connaissant de quelle volonté j'étais douée, prit la chose au sérieux. Il essaya de me gagner par des caresses, me promit toutes sortes de belles choses, de belles étoffes, de bracelets, des colliers de perles, des vaches, tout cela pour que je renonce à mon dessein et que je cesse de prier.

— Que vas-tu donc faire chez ces Européens ? Qu'est-ce que cela te rapporte ? On va t'emmener loin de ta famille ; n'y pense donc plus, je te marierai à un jeune homme riche !...

Tout cela me laissait froide. Je n'écoutais que la voix qui se faisait entendre au fond de mon cœur : Tu dois te donner au bon Dieu, ne travailler que pour Lui !...

Voyant ma constance, mon père se mit en fureur et assura qu'il se tuerait plutôt que de se voir vaincu par sa fille. La situation à la maison étant devenue intenable, et sachant que chez Modesta je serais plus en sûreté, je partis chez elle. Enfin, des arrangements furent faits avec le Père Supérieur, pour me faire gagner Mugera. Malgré les mauvais traitements subis à la maison, j'aimais sincèrement mes parents et je ne voulais pas partir sans leur dire au revoir... Mais ma sœur aînée vint à ma rencontre me suppliant : « Ne retourne plus à la maison, père a la lance en main pour te tuer. Il a juré qu'il aime mieux te jeter dans un trou, que de te voir chez les Bazungu (Européens). »

Le Père m'ayant donné un guide, je partis avec ma compagne, Agnès, qui, elle aussi, avait rencontré de nombreux obstacles de la part des siens, et toutes deux nous vînmes nous réfugier ici chez vous... »

Tout commentaire affaiblirait le pathétique de ce simple récit. Comment veut-on que Dieu ne bénisse pas de tels courages ?

IX

Nous ne terminerons pas cette Causerie sans avoir salué respectueusement celui que notre document appelle « le Pilote d'aujourd'hui. » Nous avons beaucoup cité les divers articles qui constituent la contribution personnelle de Mgr Gorju à la brochure sur l'Urundi. Mais nous n'avons pas dit qui il est et quel est le nombre de chevrons qui ornent son bras épiscopal, en tant que vétéran de la vie missionnaire.

L'Urundi a appartenu d'abord au Vicariat apostolique du Tanganyka. Il a passé, en décembre

1895, à celui de l'Unyanyembé, dont le chef spirituel était Mgr Gerboin. C'est lui que l'on peut considérer comme le vrai créateur de la mission de l'Urundi. C'était un Français. Né à Laval (Mayenne), le 22 février 1847, à 25 ans il entrait au noviciat de la Maison Carrée; un an plus tard, en 1873, il prononçait son serment de missionnaire. Le cardinal Lavigerie le garda quelque temps comme secrétaire. Il s'embarquait en 1890 pour l'Afrique équatoriale. Il fut sacré évêque en 1897 et mis à la tête de l'Unyanyembé. Il fonda six stations en Urundi et il considérait ce pays comme le joyau de son Vicariat. En 1906, on songeait à lui enlever l'Urundi pour l'ériger en Vicariat apostolique spécial ; mais Mgr Gerboin ne voulut rien entendre. Et il dit à ce propos au P. Gorju, qui devait être l'un de ses successeurs : « Mon Vicariat, c'est un gigot, on veut m'enlever toute la chair et me laisser l'os. Adieu, petit Père, je m'en vais mourir dans mon Unyanyembé : après ma mort, on fera ce qu'on voudra. »

Comme on le consultait discrètement sur sa succession éventuelle, il répondit avec cet esprit plein d'humilité, qui le distinguait : « Puisqu'on m'y a mis, je ne vois pas pourquoi on n'y mettrait pas n'importe qui !... »

Il mourut en 1912. Après lui, l'Urundi et le Ruanda furent unis ensemble, sous le nom de Vicariat du Kivu, de 1912 à 1922, date où chacun des deux pays fut érigé en Vicariat indépendant. C'est alors que Mgr Gorju fut sacré évêque pour l'Urundi.

Mgr Julien Gorju est aussi un Français, comme Mgr Gerboin, qu'il avait tant admiré et aimé. Il est né le 31 décembre 1868, à St-Servan, au diocèse de Rennes, dans une famille de marins et de soldats bretons. Il entra au Grand Séminaire de Rennes en octobre 1886, et quatre ans plus tard, déjà sous-diacre, au noviciat de la Maison-Carrée. Il reçut le sacerdoce le 22 septembre 1892. C'était l'année même de la mort du grand cardinal en qui les Pères Blancs vénèrent le plus aimé des fondateurs. Le P. Gorju eut la consolation de célébrer la sainte messe près de sa dépouille mortelle, au matin du 26 novembre 1892. Il passa deux ans au Séminaire de Sainte Anne, à Jérusalem, en qualité de professeur. Dès le milieu de 1895, il recevait son obédience pour l'Ouganda. C'était la terre des premiers martyrs noirs, la Terre-Sainte d'Afrique centrale. Le jeune missionnaire passa sept ans à la Station de Bikira, et alla ensuite fonder celle de Mbarara, au sud du Vicariat. En 1906, son évêque le nommait supérieur et instructeur du noviciat des Sœurs indigènes. En 1910, il devenait supérieur du Petit Séminaire de Boukalasa, directeur de l'Imprimerie de la mission ; c'est alors qu'il fonda la revue indigène « Munno », — *Ton Ami.*

Esprit ouvert à toutes les saines et utiles curiosités, il ne cessait d'étudier le milieu ethnologique qu'il avait sous les yeux. Cette étude dura quinze ans, quinze ans d'enquêtes et d'expérience dans l'Ouganda. Il publia le fruit de ses recherches dans un livre intitulé : *Entre le Victoria, l'Albert et l'Edouard* (372 p., illustré). L'auteur y exposait les origines et l'histoire des divers peuples de la région des Grands-Lacs. C'était sa première partie. La religion et les coutumes formaient la seconde partie. L'ouvrage fut couronné par l'Académie française.

En 1919, le P. Gorju fut envoyé par les Supérieurs majeurs des Pères Blancs dans le Ruanda et l'Urundi, en qualité de Visiteur extraordinaire. Il était question d'ériger chacun de ces pays en Vicariat particulier; une enquête s'imposait. Le P. Gorju s'acquitta de sa délicate mission avec un plein succès. Il fit son rapport avec intelligence et clarté. Le résultat fut que l'érection des deux Vicariats fut décidée et que le P. Gorju fut choisi par le Saint-Siège pour diriger celui de l'Urundi, auquel il était pourtant étranger.

Il fut sacré le 15 août 1922, à Villa Maria, et fit son entrée dans son nouveau diocèse le 5 octobre. Son premier souci fut de connaître à fond le pays et la population qui lui étaient confiés. Il a été, comme la plupart des évêques missionnaires, un prélat itinérant, mais on peut dire que très vite ce fut lui qui tint le record des kilomètres dans le pays. Esprit clair et observateur, méthodique et précis, il a tenu à laisser le récit de ces tournées dans un nouvel ouvrage intitulé : *En zigzags à travers l'Urundi* [1].

Le style alerte vous entraîne par monts et par vaux, de l'ouest à l'est et du nord au midi, dans un pays merveilleux. Mais le livre ne s'en tient pas à des descriptions pittoresques. Il est plein de notations ethnographiques, recueillies de la bouche des missionnaires. C'est que le souci constant du pasteur était d'arriver à bien connaître ses ouailles, et à fixer, pour l'avenir, ce qui sans doute, sous la pression du levain évangélique, disparaîtrait, bientôt peut-être, pour toujours. Ses ouvrages seront de la sorte des monuments précieux pour les temps à venir.

Toutefois, Mgr Gorju poursuivait encore un autre but. Pourra-t-on dire : un but intéressé ? Oui, si l'on veut bien prendre garde qu'il ne s'agissait que de l'intérêt des âmes et de l'extension du règne de Jésus-Christ. Il s'agissait pour lui d'attirer l'attention de ses compatriotes et de tous les lecteurs de langue française sur un pays neuf, encore à peu près inconnu en Europe et où s'ouvraient de magnifiques perspectives d'apostolat. Il s'agissait d'obtenir des ressources en hommes et en argent, pour intensifier l'évangélisation du diocèse tout neuf qui venait de s'ajouter à la longue liste des diocèses catholiques de l'univers. Son appel fut entendu. La campagne put s'organiser.

N'allez pas croire que l'on puisse se laisser guider par le hasard dans le lancement d'une

[1] En vente à la Revue des *Grands-Lacs*, 233 p., 12 f. 50 (Compte courant postal, Paris 1900.01, ou Louvain 18.32.27).